

Aimer souffrir

Douleur exquise de Sophie Calle, Actes Sud, 282 p.

Isabelle Décarie

Number 198, September–October 2004

Les variables de l'amour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, I. (2004). Aimer souffrir / *Douleur exquise* de Sophie Calle, Actes Sud, 282 p. *Spirale*, (198), 34–35.

AIMER SOUFFRIR

DOULEUR EXQUISE de Sophie Calle

Actes Sud, 282 p.

LE PROJET artistique de Sophie Calle se nourrit de rituels et de devinettes, de filatures, de disparitions et d'attentes, s'articule autour d'objets et de lieux qui témoignent d'un manque à voir. Des murs de musées blanchis par des toiles volées ou prêtées, des chambres d'hôtels habitées par les seuls effets personnels de voyageurs inconnus, une cabine téléphonique aménagée en salon pour de futurs appelants anonymes : voilà quelques-uns des espaces qui ont retenu l'artiste dans le passé. Et quand c'est sa propre disparition qu'elle cherche à mettre en scène, Calle se fait filer par un détective que sa mère a embauché à sa propre demande. *M'as-tu vue?* aurait pu être l'autre titre de cette filature de soi, une interrogation plutôt choisie pour désigner la rétrospective que lui a consacrée le Centre Pompidou (de novembre 2003 à mars 2004). À l'occasion de ce retour sur la carrière de Calle — qui a commencé à la fin des années soixante-dix par les mots *mother* et *father*, photographiés sur des tombes californiennes —, le Centre a exposé son œuvre la plus récente intitulée *Douleur exquise*, également publiée sous forme de livre. Cette « douleur vive et nettement localisée », c'est la rupture amoureuse subie par l'artiste en 1984 alors qu'elle se trouvait au Japon. Après avoir obtenu une bourse d'études du Ministère des Affaires étrangères, elle choisit de se rendre là où elle a « le moins envie d'aller » et de quitter pour trois mois son amant M., un ami de son père qu'elle connaissait depuis longtemps avant de devenir sa « petite femme chérie ». M. lui propose d'aller à sa rencontre à New Delhi, à la fin du séjour. Mais cette rencontre n'aura jamais lieu ; M. annoncera à Calle, la veille de la date des retrouvailles, par voie de télégramme, qu'il ne viendra pas.

Douleur exquise est un petit livre de toile grise rougi sur tranche : il a l'apparence d'un missel ou d'une Pléiade (avec son cordon marque-page) qui aurait été trempé dans un bain d'incarnat. Mais il est surtout découpé en deux parties, tranché en son milieu comme il se doit par l'événement de la rupture, par le « moment le plus douloureux » de la vie de Sophie Calle.

La première partie du livre est le compte à rebours photographique du voyage jusqu'au télégramme, et la seconde moitié, l'addition des jours après la nuit fatidique du 24 au 25 janvier 1985. Ce dispositif avant/après rappelle le *makeover* en chirurgie plastique. Car Sophie Calle propose bien un *makeover* de cet événement en

estampillant sur les clichés du voyage un tampon rouge qui porte la mention de la chronologie : première estampe « *Douleur J-92* », imprimée en transparence sur un polaroid montrant l'artiste au buffet de la gare du Nord, juste avant le départ, avec sa mère et quelques amis. Page après page, se superposent ainsi le temps de l'histoire, les instantanés pris pendant le voyage, l'anticipation des retrouvailles (ce sont les photos d'un couple inconnu pris en filature pendant une heure) et le temps du récit, scellé par la sentence du décompte.

Prières et prémonitions

Dans cette partie négative de la douleur, les photos occupent tout l'espace des pages et le texte se fait rare. Quand il existe, il commence souvent par la même adresse ; ce sont des billets pour M., comme dans celui-ci où Calle, afin de provoquer le récit, pour faire passer le temps trop lent qui la sépare du mois de janvier, va à la rencontre du destin, à plus d'une reprise : « *Mon amour. Je ne sais plus où j'en suis. Ce soir, au carrefour de Shinjuku, j'ai croisé une diseuse de bonne aventure. J'ai pensé qu'elle pourrait m'indiquer une direction ; j'irais où elle me dirait d'aller, j'obéirais... Sans réfléchir j'ai tendu les mains. Elle a parlé. Je l'ai laissée faire. [...] je suis repartie sans avoir rien saisi de ses prédictions. Et maintenant, c'était prévisible, je suis obsédée par l'idée qu'il y avait dans ses prophéties une information dont je saurais faire usage. A-t-elle dit que tu me quittais?* » Que ce message ait été écrit avant ou après, importe peu. Ce qui compte, c'est que Calle se place elle-même dans la posture de diseuse de bonne aventure ; c'est elle qui tient le fil du récit maintenant, qui propose la mise en scène des avertissements dans un futur antérieur qu'elle peut à présent mieux voir, dont elle peut prévoir la fin. La voyance, c'est justement le don que le temps nous donne, ce que le récit rétrospectif nous permet d'accomplir pour exorciser et désincarner la douleur. Elle ira bien à la rencontre d'une célèbre voyante qui lui dira d'aller vers le Nord et de visiter des centres pour Invalides. Elle prendra cet avertissement au pied de la lettre et cherchera alors à contacter les invalides qu'elle préfère, les aveugles, pour offrir à l'un deux des couverts, « *ces ustensiles décalés au Japon* ». Cette offrande est un « *enfantillage* », dit-elle, une bravade. Mais le métal froid des ustensiles dans la main de l'aveugle, comme nous le montre le cliché en noir et blanc, ce contact tac-

tile est la seule preuve tangible pour l'aveugle de la séance de photos que lui impose Calle : n'y a-t-il rien de plus pervers que de photographier un aveugle et, de surcroît, un aveugle à qui on ne peut rien expliquer de la situation parce qu'on ne parle pas sa langue ? À l'instar de cette mise en scène singulière, véritablement *décalée*, autre chose se joue dans cette première moitié du livre où les prises de vue sont surtout centrées sur les rituels dans les temples, sur les statuettes de bouddhas enrubannées par des oranges sous la neige, sur les prémonitions, les vœux et les superstitions, sur les silhouettes (le moulage du corps de M. aperçu chez un ami artiste) et les apparitions. D'ailleurs, une photo de Calle enfant prise par son père, qu'elle avait perdue quelques mois auparavant, fait une apparition miraculeuse dans un hall d'hôtel. Elle avait confié le cliché à Hervé Guibert qui devait s'en servir pour illustrer un article sur l'artiste dans *Le Monde*. Le portrait, dont il n'existait qu'un seul exemplaire, le négatif ayant été perdu, avait été à son tour égaré à la rédaction du *Monde* puis recouvré. Guibert avait donc remis le portrait à Calle, laquelle avait laissé son numéro de téléphone au Japon à la rédaction du journal au cas où la photographie réapparaîtrait. Cet épisode rocambolesque (raconté par Guibert dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* au chapitre 42, que Calle reproduit dans *Douleur exquise*) inscrit dans le filigrane de *Douleur exquise* une autre prémonition encore, celle de Guibert face à l'annonce de sa propre mort qu'il soupçonne déjà en 1984 et qu'il tente de conjurer en secret dans un des temples où il recopie une prière et inscrit un vœu de survie en se cachant des regards inquisiteurs de Calle. Mais le portrait de l'artiste à sept ans marque d'une autre manière encore le récit de cette rupture amoureuse qui va de l'avant. Car dans la seconde partie du livre, on apprendra que Calle a rencontré M. enfant et que ce n'est qu'à l'âge de trente ans qu'elle va le séduire. Dès lors, ce cliché, pris par le père, perdu puis retrouvé si loin de la France est sans doute la pierre d'achoppement de cette partie du décompte en jours négatifs. Cette photo est extérieure à toute l'histoire du voyage, elle est la seule de la série à avoir été prise bien avant et ailleurs, le seul cliché exogène qui résume pourtant à lui seul tout le livre. Exemplaire unique, sans équivalent négatif, il représente le crédit d'amour encore à venir ; il est le temps positif de la promesse, de la rencontre qui va s'accomplir plus tard quand Calle sera en âge d'aimer l'ami de

son père. La souffrance la plus palpable est là, contenue dans le regard décentré du portrait, dans l'œil luisant de la petite Sophie.

Surpiquer la peine

« *Quand avez-vous le plus souffert?* », demande l'artiste à ses amis en rentrant de voyage afin d'épuiser et d'exorciser sa peine. « *La méthode a été radicale : en trois mois j'étais guérie. L'exorcisme réussi, dans la crainte d'une rechute, j'ai délaissé mon projet. Pour l'exhumer quinze ans plus tard* ». Au papier lustré, glacé, luisant de la première moitié du livre, se substitue un fini mate, granuleux. Sur les pages de gauche, on trouve une même photographie reproduite trente-six fois : c'est la chambre d'hôtel à New Delhi où Calle devait passer la nuit avec M. On y voit un lit blanc sur lequel est déposé un téléphone rouge. En dessous de la photo, Calle fait le récit de la rupture, en ajoutant chaque fois de nouveaux détails. Après avoir reçu un télégramme lacunaire lui disant que M. ne viendrait pas la rejoindre pour cause d'accident, elle tente de le joindre pendant près de dix heures depuis le téléphone rouge. Quand elle obtient la ligne, M. lui explique qu'il a dû se rendre à l'hôpital pour faire soigner un panaris. Calle devine qu'il a rencontré une autre femme, ce qu'il confirme. À mesure que les jours s'additionnent, que les pages sont tournées par le lecteur, à mesure qu'on s'éloigne dans le temps et dans l'espace du livre de l'épicentre de la douleur, le récit de la rupture s'efface littéralement jusqu'à ne plus être lisible. Dans l'exposition à Beaubourg, sur ces pages immenses reproduites sous forme de panneaux, le texte avait été patiemment brodé par Calle, comme si le regard ne suffisait plus ou plutôt comme si la douleur ne pouvait soutenir le regard et qu'il fallait appuyer, surligner, surpiquer la peine (reproduire le geste de l'aiguille qui perce le panaris de M. ?) pour qu'elle transparaisse grâce au toucher, pour qu'elle soit lisible des doigts comme en braille. Cette broderie qui s'aveugle à mesure que le temps passe, cette synesthésie (qui n'est pas sans rappeler ce qui se passe dans le cliché de l'aveugle aux ustensiles) va de pair avec le déplacement dans la question de Calle. Elle ne demande pas « *Quelle a été votre plus grande souffrance?* », mais bien « *Quand avez-vous le plus souffert?* », comme si, de la douleur, ne restait plus qu'une seule chose tangible, localisable, une date. Les pages de droite dans la deuxième section constituent les réponses des interlocuteurs de Calle. Le dispositif des pages en miroir mime les lits jumeaux de la chambre d'hôtel où Calle raconte qu'elle est assise stupéfaite par la rupture sur le lit de droite : son récit litanique à gauche dans le livre remplace donc l'absent dans le lit d'à-côté. Elle invite ainsi les autres à venir coucher leur souffrance à droite avec elle (comme dans sa première œuvre dite officielle et exposée à la rétrospective, *Les dormeurs*, où elle avait demandé à des amis de



Photo prise par le père de Sophie Calle

venir dormir dans son lit pendant qu'elle les photographiait), à venir lui tenir compagnie pour qu'elle puisse se nourrir de leur douleur, dans une communion de la plainte. Les témoignages anonymes de droite sont surmontés par une photographie chaque fois différente d'un lieu, d'un objet. Il n'y a qu'un seul portrait. Les souffrances sont semblables : elles font part d'une rupture amoureuse ou de la mort d'un proche, souvent causée par un suicide. L'addition des récits, les répétitions (tant à gauche qu'à droite) engendrent la monotonie et la compassion du lecteur, déjà mise à l'épreuve, se transforme très vite en indifférence amusée. Mais c'est aussi ce que Calle recherchait : de localisée et vive, la douleur s'est transformée avec les temps en une histoire « *rabâchée* », « *grotesque* » (ce sont ses mots) d'ongle incarné, un grotesque qui a aussi tristement infecté les récits des pages de droite parfois beaucoup plus tragiques. Mais il faut surtout se demander jusqu'où iront la littérature et les arts contempo-

rains dans leur tentative de faire œuvre de la souffrance. Mais peut-être faut-il simplement en rester avec la toute dernière photographie du livre, celle du petit pot de crème dans un réfrigérateur. Cette photo illustre un fait divers risible relevé par Calle dans un journal : une femme s'est suicidée après avoir été injustement accusée d'avoir volé de la crème fraîche dans un supermarché. Pirouette inattendue, dernier clin d'œil de cette artiste « *m'as-tu-vue* », le petit pot referme *Douleur exquise* en nous rappelant alors que c'est peut-être justement là où on l'attendait le moins que loge la souffrance la plus tenace : c'est dans le grotesque qui s'insinue toujours au cœur des tragédies ordinaires — un panaris en guise de rupture, un petit pot de crème responsable d'un suicide — et qui en dit plus que mille rituels, témoignages ou photographies, que l'on peut apercevoir cette douleur tant recherchée.

ISABELLE DÉCARIE